

Patricia Laranco. Née le 2 janvier 1955 à Bamako (Mali), d'un père français d'origine espagnole et d'une mère mauricienne. Animatrice. Mère de 2 filles. Habite Paris.

Après une petite enfance passée en Afrique noire qui la marqua profondément, Patricia Laranco vit le reste de sa vie sur le territoire français (Charentes, puis Sud-Ouest, puis Paris où elle rencontre le père de ses enfants, un tamoul de Sri-Lanka).

Sangs-mêlés, elle se définit d'abord comme un être aux origines complexes, un être qui assume pleinement la part des diverses cultures qui l'ont croisé et ont plus ou moins contribué à la façonner (en premier lieu, la culture de sa famille maternelle, mauricienne, marquée par l'influence indienne, qui demeure déterminante; en second lieu, les influences africaines et hispaniques; pour finir, la culture française).

Elle a, à ce jour, publié 6 recueils de poèmes. Par ailleurs, un grand nombre de ses textes poétiques ont paru dans des revues littéraires, françaises (par exemple, dans « Phréatique », « Les Cahiers du sens », « Jointure », « Poésie sur Seine », « Traces », « Le cerf-volant »), mais aussi luxembourgeoise (« Les cahiers de poésie ») ou belge (« Inédit nouveau »), ainsi que dans quelques anthologies et sur quelques sites internet littéraires. Depuis 3 ans environ, Patricia Laranco ajoute, à son activité de poète strict sensu, celle de critique littéraire, dans deux revues françaises de poésie.

Parallèlement, elle s'adonne à la photographie, au collage photographique et à la peinture. Il lui arrive d'exposer ses œuvres (tant sur des lieux d'exposition que sur internet). Il lui est également arrivé de donner des conférences portant sur la poésie de l'Océan Indien.



1. CORPS

Corps
approfondi d'heure
quand tonne le présent
l'embellie
se précise.

Corps
étonné d'ailleurs
dans les sables mouvants,
les sables revenants
d'une inaudible langue.

Corps
finitude ultime.

Corps
poudroyant de mort
déjà
fait son travail

Corps
quartiers de chair
sommambules
qui acquiescent.



2. QUETE.

Le soir fluide au détour
des pierres.

La rue s'échancre.

L'air n'est plus qu'une molle retombée et... je cherche.

Mes ongles retroussés s'agrippent aux parois, mon cœur saute à mes lèvres
– dégoisement de nausée... Mes ongles retroussés griffent la pierre de sil-
lons, de balafres longues et droites, verticales, qui s'affaissent.

Le baiser du soir fuse.

Flasque. Gorgé de suc gris.

La masse de la Seine emporte.

Le vent bat dans mes tempes et se faufile autour, en un long glissement
frôlant les coins d'immeubles et les épicerie aux épaules étriquées, et les
grilles noires, naines, dressées le long du silence.

Ma quête se poursuit. Elle crève les nuages sans forme. Elle interpelle le
mutisme amassé là.

Elle se raccorde au balbutiement général, au bégaiement qui postillonne
sa béance.

Elle somme l'espace au son creux de s'expliquer.

Le vent lui répond par un ébrouement subtil... tout aussitôt suivi d'un
creusement qui s'évase, extatique, orgasmique. Beau comme l'éclatement
d'une bulle irisée ou encore, l'épanouissement, l'ouverture d'une corolle.
L'espace se pâme : lent feu d'artifice de pâleur voluptueuse, de dilatation
exaltée, qui monte, enfle à l'assaut du ciel, unifiant d'une seule poussée
les toits apaisés, dodelinants, les nuages désespérément fuyants, dénués de
consistance, le remuement, le brassement du fleuve, bruit si énigmatique.
Il n'y a plus de flèche du temps.



3. LES CHOSES

Les choses sont pleinement là.
Il n'y a rien à leur demander,
elles n'ont rien à vous répondre.

C'est tout simple. Simple comme bonjour.
Elles sont pleines. Diaboliquement pleines.
Pleines de silence. Et pleines de bruit.
Pleines de langage. Gorgées d'absence.

Pleines de ce silence immémorial, qui
s'entête, depuis que le monde est monde.
Gorgées, comme des sphinx, de
questions-chausse-trappes auxquelles
nul ne peut répondre.
Bourrées d'indifférence comme un
poivrot peut l'être de piquette.
Cruelles. Uniquement parce qu'elles sont.
Qu'elles possèdent cette densité.
Cette densité impénétrable.
Cruelles. Parce que fermées sur elles-mêmes.
Parce qu'immensément
ouvertes...

Elles ont toujours le dernier mot.
Le mot pour rire, quelquefois.

Elles ont toujours l'air étonné.
Serait-ce de leur poids, de leur plénitude?



4. LES CAFES AU MATIN

L'été, les cafés de
Paris sont grand ouverts,
ils me font penser à
des huîtres échouées
sur un rivage qui
baillent tant que ça peut.

Je les regarde, ils sont
étrangement lointains,
c'est comme s'ils flottaient,
comme si leurs antres
profonds cherchaient à fuir,
à tourner les talons,
à se laisser
couler
ainsi que glissements
de terrain
vers l'ailleurs
des profondeurs
chtoniennes.

Ils sont las, fatigués
sans doute des nuits
de fête prolongée
qui ne veulent
finir.

Le matin les surprend
à même le trottoir,
soudain presque incongrus,
en train de comater
toutes chaises en rotin
figées, muettes...
absurdes.

Je les regarde, au loin
leurs terrasses avachies
et dénudées jettent
leur clarté sans entrain
qui semble vous crier :
« nous n'avons pas besoin
que tu t'approches
de nous! »



5. LES ETOILES

Les étoiles pépient
et tressautent, ce sont
insectes fourmillants
et fébriles, qui crient,
qui éraflent
le ciel
de leur agitation
féroce et barbelée,
maniaque et
griffue.

Les étoiles, au creux
de leur hamac lacté,
de leur trampoline
tissé de
filaments
tressautent ainsi que
puces surexcitées
et se bousculent et
jouent des coudes
sans fin!

Leur cohue, leur fureur
font que ces araignées
d'argent ne cessent point
de voltiger, d'aller,
comme propulsées par
des frondes de géant
de choc en collision,
d'expulsion
en retour.

Elles sont le jouet
d'une âpre jonglerie,
leurs amas pustuleux
crépitent tant et tant
qu'on les dirait prises
de danse de Saint Guy,
de frénésie portée
à refermer ses crocs,
à faire claquer ses
mâchoires sur Dieu même!



DANIEL GAGNON-BARBEAU
Petite Figure 5